

TEMPERATURE

Du 31 janvier 1900. Pour connaître le temps... Fahrenheit Centigrade

NAVIGATION FLUVIALE

JEUDI, 1er FEVRIER 1900. Bayou Lafourche et Bayou Lafourche... IMPERIAL, A 5 P M

Bureau météorologique.

Washington, 31 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps — beau et froid

NOS RUES.

Nous voici entrés en février, le mois du carnaval, le mois des amusements, des plaisirs, le mois aussi des étrangers

Il y a déjà parmi nous, un grand nombre de visiteurs venus des quatre coins de l'horizon. Franchement, ils ne doivent pas avoir une bien haute idée des talents de nos édules

Je, rien de pareil. Les rues sont plus sales, plus poussiéreuses que jamais. Que nos visiteurs n'en plaignent ou n'en amusent à nos dépens, peu importe

s'attendre aux merveilles qu'on leur promet, et n'est il pas à craindre que, de dégoût, ils ne songent déjà à reprendre le chemin de leur pays ou de leur ville!

Alions, un peu de courage, et qu'un grand coup de balai nous débarrasse une bonne fois de toute cette ordure!

M. PAUL DEROULEDE.

Quoique ce soit une question de savoir si M. Déroulède est né sur les bords de la Charente ou dans une maison de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, il est certain qu'on de ses grands-oncles fut tailleur à Melun aux environs de 1660.

Et ses variantes ne surprennent point, si l'on songe que ce maître tailleur, gros bourgeois et bien achalandé apprit à écrire à quarante-deux ans. Encore se servit-il si peu de cette science tardive qu'il ne tarda pas à la perdre.

Malheur à qui fait un pas en avant, sans regarder où il pose le pied; il court risque de le fouler dans un trou, dans une crevasse et de s'y procurer les joies d'une entorse bien conditionnée.

Nous pourrions citer des blocs entiers que le balai municipal n'a jamais honorés de sa présence et où la poussière, objet des respects de nos édules, a conservé jusqu'ici sa virginité première.

COMPTE RENDU DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS. Fascicule du 1er janvier 1900. SOMMAIRE. Procès-verbaux. De l'influence des éléments sur l'Agriculture en Louisiane.

LE RETOUR DE CAPOUL.

Nous lisons dans le Figaro du 20 décembre dernier: —Et maintenant, tu me permets d'aller embrasser mon père!

Telle est la phrase très émue que s'empressa d'adresser hier soir, Victor Capoul à son ami Gailhard, après avoir humé à pleins poumons l'air de l'Opéra.

La réponse du directeur de l'Académie nationale de musique ne pouvait être douteuse: —Va, c'est trop naturel! —Je reviendrai mardi matin... —Prends jusqu'à mercredi, si tu veux.

—Non, mardi je me serai retrempté près du père et je serai le matin à ta disposition. Si l'on songe que le papa Capoul a quatre-vingt-dix ans, on comprendra l'ardeur filiale qui guidait hâtivement vers lui l'enfant prodigue.

Oh! que du reste tout cela s'est fait vivement et comme les décisions ont été promptement prises! Lorsque M. Gailhard se vit seul à la tête de l'Opéra, par suite de la mort de son associé Eugène Bertrand, il songea non seulement à atténuer pour lui-même la lourde charge qui allait lui incomber, mais encore à mener à bien l'énorme travail que lui imposait l'année exceptionnelle de l'Exposition et les quatre ouvrages à mettre à la scène: Lancelot du Lac, Patrie! le Cid et le Roi d'Ys.

Lui fallait forcément un collaborateur, un autre lui-même, et son choix fut bien vite arrêté. «Je t'ai fait venir pour rien il y a un an, aujourd'hui je t'appelle pour quelque chose. Viens de suite!» c'était-il à son ami de jeunesse, à Victor Capoul, faisant allusion au voyage accompli inutilement par celui-ci pour la direction vacante de l'Opéra Comique, qui échoit à Albert Carré.

Cette fois, la situation était plus sérieuse, les détails suivirent en huit jours, grâce à la bonne volonté de tous, le directeur artistique du Conservatoire de New-York obtenait réhabilitation de tous les traités qui le liaient et retenait, non sans un fort battement de cœur, son passage sur La Champagne. Ce fut dans la grande cité américaine un mouvement général de regret qui se marqua par des visites, par des lettres, par des adresses nombreuses. Puis, lorsque vint le jour du départ, la foule, parmi laquelle tous les représentants de la presse, se massa sur le quai et accompagna Victor Capoul de ses acclamations, jusqu'à la dernière minute.

Il débarquait hier au Havre, sautait joyeusement dans le train de Paris, échappait aux reporters lancés à sa poursuite et accourait à Levallois pour tomber dans les bras de son ami Gailhard.

Il y a eu là un bien doux moment d'effusion, et je ne jurerais pas que le coin de l'œil de tous deux ne s'humectât pas un brin.

On dit rapidement, car c'est jour de spectacle, et Guillaume Tell est sur l'affiche. En route pour l'Opéra. C'est là que nous retrouvons l'excellent artiste, le chanteur d'opéra des dilettantes.

Plus jeune, plus alerte, plus vigoureux que jamais, l'œil malin, le sourire affable et bon de l'homme heureux.

Interviewer cet homme aimable, fatigué par la traversée houleuse et qui repart demain faire dix-huit heures de chemin de fer, serait un crime de lèse-amitié! Nous échangeons quelques paroles de bon retour et d'ancien camaraderie. Je m'en vante de troubler cette joie sincère par des questions banales de simple reportage: il est des sympathies qu'il ne faut pas accabler. A dix heures, notre voyageur se reposera, du sommeil du juste. Et, d'ailleurs, nous savons à l'avance la situation qui l'attend et pour laquelle on ne pouvait trouver plus talentueux, plus vaillant et plus dévoué.

Le rôle destiné à Victor Capoul est, en réalité, celui de directeur artistique des études vocales. Tout comme à New-York, il prendra les jeunes talents, les façonnera, les mettra au point et les amènera à l'avant-scène à M. Gailhard qui n'aura plus qu'à faire manœuvrer en véritables artistes.

Ajoutons que sa nouvelle situation — qui a reçu l'approbation très sympathique de tout le monde théâtral parisien — est fort bien vue en haut lieu. Certes, sa nomination n'a aucun caractère officiel, mais nous savons que le ministre et le directeur des beaux-arts ont vu d'un œil très favorable cette nomination.

Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes musicaux si Capoul n'était venu à Paris avec un regret. Lorsque M. Gailhard l'a appelé, il s'occupait à la base d'une grande représentation de bienfaisance au profit de l'hôpital français de New York: il montait une revue locale dont il était l'auteur, l'imprésario et le principal acteur, comme compère!

Le destin des princes.

Un astrologue de Londres a publié sur le destin des princes, pendant l'année 1900, les pronostics que lui ont révélés les étoiles.

Et ces pronostics sont bien sombres. Si S. M. la reine Victoria régnait dans un autre pays, elle serait menacée de mort violente. Certes, l'idée même d'un forfait ne saurait naître dans aucun cerveau de la fidèle Angleterre.

L'année qui commence sera néanmoins la moins heureuse de son règne. Que S. A. R. le prince de Galles veuille sur sa propre santé. Un malheur ou un accident le menace. Un malheur menace le duc d'York ou peut être la duchesse. Un malheur menace le tsar.

La situation réciproque d'Uranus et de Vénus sera funeste à son bonheur domestique. Mais la gloire du prince et l'amour croissant de ses sujets le consoleraient de ses infortunes privées. Pour l'empereur François-Joseph, les astres ont suivi le jugement qu'on rendit déjà les hommes les plus compétents en politique et en histoire: «Sa santé et son repos souffriront des troubles intérieurs et des luttes religieuses qui déchireront son empire.»

«L'empereur sera assailli par la haine et obligé à de grands travaux. Son lit ne sera pas de roses.» Seul, l'empereur Guillaume paraît comme un souverain heureux. Le commerce et l'industrie prospéreront dans ses Etats; lui-même acquerra de la gloire et protégera les arts et les lettres.

L'amour est aveugle.

Il y avait à l'hospice de Crawford County, dans l'Etat d'Ohio, un certain Charles Gussaulis, mendiant de profession et âgé de soixante-dix ans. Une vieille errante, l'incertitude du gîte et du repas, la communion avec la nature et l'éloignement des hommes avaient conservé à ce vieillard la poésie de l'âme et la fraîcheur du cœur.

Un jour, il fut surpris par un jeune homme, qui se nommait Mary Evans, et qui était aveugle. L'amour est aussi. Gussaulis qui avait l'avantage de n'être point vu, se dit facilement ce cœur. Ils firent le rêve de jouer le dernier acte d'une pièce dont ils avaient ignoré les premiers. Mais, comme ils n'avaient point d'argent pour acheter une licence de mariage, ces deux amants suivirent l'exemple que l'on voit dans les plus anciens romans. Un beau jour, le mendiant disparut. La vieille aveugle disparut trois jours après. On retrouva accrochés à sa fenêtre, au deuxième étage, les draps le long desquels elle s'était laissée glisser jusqu'au sol. L'amour, cette fois, l'avait pas oublié le corps en ramenant l'âme. L'héroïne enlevée par le héros, ils s'en allèrent par les routes. On ne dit pas ce qu'en fit. Il faut espérer qu'une si héroïque aventure aura en la plus heureuse dénouement; que ces derniers romantiques auront été traités avec le respect qui mérite leur conviction, et que, ayant si bravement essayé d'interpréter Roméo, il leur sera du moins donné de jouer Philémon.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA. Bénédicte de M. Bonnard.

On sait que le mercredi est un jour absolument en dehors de l'abonnement; il faut un bien puissant attrait pour y attirer la foule. Ce soir-là, il y avait cependant, hier, une superbe chambre, composée de l'élite de notre population.

C'est qu'il s'agissait du bénéfice d'un artiste, choyé entre tous, et de la représentation de Manon, ou l'excellente. Comme on dit en termes de coulisses, c'est son triomphe; il est charmant en effet, d'un bout à l'autre de la pièce. Il faudrait citer tous les morceaux de la partition pour donner une idée juste des qualités multiples dont il fait preuve dans cet opéra, comme chanteur et comme acteur.

Et puis, c'est bien aidé par sa gracieuse partenaire, Mme Madier de Montjau. Il y a plaisir à voir, côte à côte, en scène, ces deux artistes qui s'entendent si bien et dont les voix se marient si heureusement. Voilà le vrai duo, tel que nous l'avons toujours rêvé, tel que le rêvait, ici, M. Bonnard et Mme Madier de Montjau. M. Bonnard était en verve et en voix hier soir. Il a merveilleusement joué et chanté le morceau fameux intitulé le «Rêve». Jamais nous n'avons entendu mieux dire et mieux détailler. Aussi la salle était-elle enthousiaste; elle lui a fait une véritable ovation, ainsi qu'à sa charmante partenaire, Mme Madier de Montjau.

Ce qui vaut mieux encore que les applaudissements, ce sont les caresses qui sont une preuve matérielle de l'estime du public pour le talent et la personne d'un artiste. Ils ont été hier, très nombreux et quelques-uns d'entre eux, de grande valeur.

Notre troupe d'Opéra à San Francisco. UNE BONNE NOUVELLE QUI FAIT HONNEUR A NOTRE TROUPE D'OPERA. M. Marocco, propriétaire et directeur du Grand Opéra House de San Francisco, depuis six ans, est en ce moment à la Nouvelle-Orléans.

CRECENT THEATRE. C'est une bouffonnerie que «Jack and the Beanstalk», mais une bouffonnerie bien agréable. Ce qui le prouve incontestablement, c'est qu'elle attire la foule à chaque ma-

THEATRE TULANE.

Bien en a pris au Tulane d'avoir puisé, cette fois, dans le répertoire d'Augustin Daly et d'avoir su y choisir une des plus intéressantes pièces, A Broadway Girl. Cela vous a tout d'abord un parfum de roman qui vous attire et attire la foule des amateurs. Et puis, il y a, dans cette jolie production, un attrait irrésistible, celui de la musique qui est très bien composée et exécutée par des artistes ayant de la voix et sachant la manier. Aussi le succès est-il complet, à tous les points de vue.

GRAND OPERA HOUSE.

«Romany Rye» n'est peut-être pas une nouveauté, mais il faut que la pièce ait bien de l'attrait pour que des entrepreneurs de théâtre aient eu l'idée de la reproduire constamment, depuis tant d'années, sans que le succès baisse un seul instant. Au contraire, la foule s'y porte aujourd'hui plus que jamais. Il faut dire aussi que les rôles de Baldwin-Melville, qui interprète la pièce, est très remarquablement composée et en rehausse la valeur à force de talent et d'habileté.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Bizarrie du langage: —Je plains ces pauvres gens des baraquas du boulevard, qui ont eu plusieurs journées de temps vraiment affreux. —Pour eux, en effet, la pluie équivaut à une perte... sèche!

Mort d'un général espagnol.

Madrid, Espagne, 31 janvier. — Le général Corra, ancien ministre de la guerre, est mort.

L'Homme de l'Avenir.

Bien des hommes le grande institution com-

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 31 janvier 1900. L'étage à 5 heures A. M.

Table with 5 columns: Station, Hauteur d'eau (pieds), Hauteur pluie (pieds), Changement dans l'heure (centimètres), Hauteur pluie (pieds) for the last 24 hours.

PRONOSTIC

Le Mississippi au-dessous de Vicksburg; la rivière Atchafalaya continuera à monter; la rivière Rouge immédiatement au-dessous de Shreveport et la rivière Ouachita, à Monroe baisseront peu.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O.

43 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIEME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRES

VII

L'ÉVASION.

(Suite)

—Courage, madame. —Su-tout ne vous laissez pas tomber. —La hauteur du mur est trop

considérable et il y a de grosses pierres sur le sol. —Quelques secondes seulement et nous allons pouvoir vous aider.

Ce concert de voix sympathiques réchauffa le cœur de la vaillante Claire et elle répondit: —Je puis tenir encore quelques minutes.

—Ce ne sera pas nécessaire heureusement. Nous voici. L'un des hommes s'était adossé au mur, faisant la courte échelle; un autre particulièrement lesté avait grippé sur ses épaules et s'était placé dans la même position, le dos à la muraille. Il arrivait ainsi à pouvoir toucher la jeune fille.

—Posez vos pieds sur mes épaules, mademoiselle, fit-il respectueusement. —Bien. Laissez-vous glisser maintenant sans crainte. Claire obéit, et guidée successivement par les bras tendus des deux hommes, elle toucha enfin le sol.

—Sauvée!... murmura-t-elle, presque défaillante maintenant que le danger avait disparu. —Croyez, mademoiselle, — fit l'une des personnes qui s'empressait autour d'elle — car nous ne nous trompons pas, vous êtes Mlle Claire de Bude!

—Oui, répondit-elle. —Croyez que je considérerais comme la plus précieuse action de ma vie la faible part que j'ai

prise — la meilleure appartient à ces messieurs — aux événements si tragiques et imprévus qui viennent d'avoir lieu.

—Messieurs!... messieurs!... s'écria Claire, je vous dois une infinie reconnaissance. — Sans votre arrivée, ô Dieu!... Mais vous me direz, n'est-ce pas? — Qui nous sommes? — Des gens à la recherche des criminels dont vous avez été victime et qui ont eu la bonne fortune de vous être utiles tout en poursuivant leur but.

—Il se nomme: —M. Granvelle, ancien magistrat. — Puis il présenta ses deux auxiliaires: — Charles Garguille, futur officier ministériel, et M. Georges Latrude, ancien sous-officier au régiment des sapeurs-pompiers de Paris.

—Ce sont ces deux messieurs qui m'ont tirée de la fâcheuse situation où je me trouvais là-haut? demanda-t-elle. —Mon Dieu! oui, mademoiselle, Garguille est ferme comme un roc, et Latrude, gymnaste, a consommé, ne connaît aucune impossibilité en fait de sauvetage.

—Merci!... dit Claire d'un élan, et elle tendit les deux mains à ses sauveurs. M. Granvelle garda quelque temps dans la sienne la petite main nerveuse de la jeune fille. —Mon enfant!... dit-il, vous

avez une fièvre intense et je crois bien que vos doigts et vos poignets sont ensanglantés, couverts d'ecchymoses. Je vais vous faire reconduire immédiatement à Brezoules.

Plus tard, si vous en avez le désir, nous causerons de toutes les tristes choses qui vous environnent. Un seul mot: combien sont-ils dans ce repaire? —Quatre hommes et une femme.

—Bien. Nous allons tâcher d'en saisir quelques uns. M. Garguille, encore un peu souffrant d'une récente blessure, va prendre la voiture qui nous a amenés et vous accompagnera à Brezoules si vous le permettez.

—Oh! monsieur, je suis confus de tant de bonté! —Ma pauvre enfant, je devine quelles ont été vos souffrances et je sais de quel prix sera pour vous le repos et la tranquillité. Allez.

Garguille nous enverra de Fontenay, une autre voiture, car il est probable que M. le procureur de la République, que j'attends ici, vendra causer avec vous, mademoiselle. Confiance et courage.

Et M. Granvelle s'en alla vers les gendarmes, qui essayèrent en vain de forcer la grille. L'ex sous-officier Latrude vint à leur secours. —Attendez, fit-il, je vais passer par là-dessus et de l'intérieur, c'est bien le diable si je ne

parviens pas à faire sauter la serrure. Très cordialement, Charles Garguille offrit son bras à la jeune fille, en disant: —Faites moi, je vous prie, mademoiselle l'honneur de vous appuyer sur moi; nous avons quelques centaines de mètres à parcourir à pied.

Claire accepta l'offre présentée de façon si parfaite et, doucement, nota avec elle Charles la conduisit jusqu'à la voiture de son employé, le cocher Balvin. Celui-ci, très inquiet, arpentait la route, pendant que son cheval brouétait tranquillement les jeunes pousses d'une haie d'ormeaux.

—Ah! c'est vous, monsieur Garguille!... Il n'y a pas de malheur d'arrivé!... Ces coups de revolver!... —Ne vous inquiétez pas, Balvin. Nous n'avons personne de mort. Faites demi-tour et emmenez-vous à Brezoules.

—Très bien. Je suis prêt. —A quelle heure arriverons-nous? —Au petit jour... vers trois heures, trois heures un quart du matin... Dame! je ne pourrai pas trop pousser ma bête qui vient de fournir ses cinq lieues et qui est attelée depuis le commencement de la soirée.

—Bien. Nous ne demandons pas l'impossible. —S'adressant à Claire: —Mademoiselle, voulez-vous

monter. La voiture est douce, la route assez bonne, et vous pourrez prendre un peu de repos. Nous serons chez vous dans deux heures à peu près.

—Merci de vos prévenances dévouées et de tout ce que vous faites pour moi, monsieur.

—C'est mon devoir strict, mademoiselle. Et ayant fait monter Claire, il ferma la portière et grimpa près de l'ami Balvin.

—Allons, mon vieux, fais claquer ton fouet et mene nous royalement, quand même.

Quelques mots sont nécessaires pour expliquer l'intervention salutaire de M. Granvelle et de ses agents, ainsi que la présence de la gendarmerie au Prieuré.

La cause première remontait au fidèle et dévoué Saladin. Nous avons dit comment le brave serviteur, bien que pouvant à peine marcher, s'était lancé à la poursuite des ravisseurs de Claire, comment il était tombé épuisé sur la route et comment M. Granvelle, aidé du jeune Latrude, avait recueilli le malheureux et l'avait transporté dans une maison forestière relevant du domaine de Fontenay.

Le médecin, appelé en toute hâte, reconnut que l'état comateux du pauvre Saladin provenait de la déchirure des artères mal cicatrisés d'une ancienne

blessure et de l'hémorragie abondante qui s'en était suivie. Il ne s'agissait donc pas d'un crime, mais d'une imprudence grave à l'actif du blessé; dans un état pareil il ne fallait ni marcher longtemps ni surtout courir.

Et il avait couru le brave Saladin, jusqu'à ce que la respiration eût manqué. Il n'y avait donc qu'à soigner le blessé et à attendre qu'il reprît connaissance.

Le fait se produisit le second jour. Alors M. Granvelle s'évertua à poser des questions à Saladin encore dans le trouble obscur qui résultait de la violente secousse éprouvée.

Naturellement il n'obtint pas de réponse. Le troisième jour, Charlot Garguille arriva très pimpant et très gai, ayant pris sa mésaventure du bon côté et en ayant tiré tout le profit possible.

Il avait en effet obtenu du parquet de la Seine un mandat d'arrêt contre un inconnu, supposé se nommer André Barthes, pour tentative de meurtre sur la personne de M. Charles Garguille, premier clerc d'avoué à Paris.

Le signalement du mandat était scrupuleusement exact et avec ce document, l'arrestation du frère de Léona pouvait s'effectuer avec toute la légalité voulue.